

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 14

Artikel: Eugène Rambert et la littérature française
Autor: Sensine, Henri / Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans ma tête. — Ce projet est fou, diraient la plupart de ceux à qui je me garderai de le communiquer. Je me flatte néanmoins que la folie vous paraîtra digne d'être prise en considération, non comme un obstacle, mais comme un attrait.

Mauvoisin n'est point au fond de la vallée de Bagnes; il s'en faut. Le dernier pâturage de la vallée est Chanrion — le champ rond, — à trois ou même quatre heures de marche, et à six cents mètres plus haut, soit 2400 m., et plus. Il y a plus de trente-cinq ans que je rêve de passer plusieurs jours à Chanrion, et mon projet n'est autre que l'exécution de ce rêve pour l'année prochaine¹.

De tout ce que j'ai vu dans les Alpes, Chanrion n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus grandiose, de plus confondant pour l'imagination ; mais c'est ce qui m'enchante, me ravit et m'attire le plus, ce qui me donne au plus haut degré l'impression de la nature alpestre dans ce qu'elle peut avoir de plus poétique, ce qui me parle le plus à l'âme. Partagez-vous ce sentiment ? Je n'en sais rien. Ces sortes d'impressions sont très complexes et très personnelles. Aussi n'essaierai-je pas de vous l'expliquer : mais il faut pourtant que je vous dise ce qu'est Chanrion, géographiquement, pour que vous puissiez vous en faire une idée, au moins matérielle.

Chanrion est un vaste pâturage, à plusieurs étages.

L'étage inférieur a pour principal établissement un chalet situé à 2250 m., environ, en face du glacier d'Otemma — ou Hautemma — qui, tombant des hautes régions, se dévoie largement au fond de la vallée. Supposez un très grand hémicycle, un immense amphithéâtre, et commencez par en remplir la grande moitié de toutes les splendeurs des cimes blanches, et de leurs cataclastes de glace, s'ouvraient un chemin entre les contreforts de granit qui soutiennent les entassements supérieurs. Réservez l'autre moitié pour un pâturage très gai, très vert, très frais, une vraie prairie, avec un chalet, au centre, qui regarde le glacier comme le glacier regarde le chalet. Entre deux, dans la partie la plus basse de l'amphithéâtre, répandez le désordre des moraines, avec des eaux prisonnières, qui forment de larges flaques, presque des lacs ; et vous aurez le motif principal du tableau d'ensemble qu'offre ce Chanrion-là, Chanrion premier étage.

C'est très beau, très riche, très saissonné ; et cependant ce n'est rien. Le vrai Chanrion est Chanrion deuxième étage.

Celui-ci a pour établissement principal deux chalets bâties sous un rocher et cotés par les cartes du Club alpin à 2420 m., au-dessus de la mer. Il est moins avancé dans la vallée que le précédent, et sur une terrasse latérale, haute et bien dominante. La distance de Chanrion premier étage à Chanrion deuxième étage est d'environ une demi-heure, un peu plus à la montée, un peu moins à la descente.

Pour joindre de la scène qui se déploie sous les yeux, il suffit, au premier étage, de s'asseoir devant le chalet. Il n'en est pas de même du second. La situation de ce dernier a beaucoup de rapport avec celle de l'esplanade verdoyante où vous avez placé votre taureau dans le tableau de Lausanne, sauf qu'il faudrait la transporter, pour que l'analogie fût complète, sur l'autre versant de la vallée, — rive droite. — Il faudrait aussi donner à votre esplanade plus d'étendue qu'elle n'en a nécessairement. La prairie au bord de laquelle votre taureau vient regarder ce qui se passe dans le val pourrait n'avoir que regarder ce qui se passe dans le val pourrait n'avoir que monde, et un petit monde très gracieusement et très richement accidenté. Elle est toute par creux et par bosses. Les bosses sont ondulées ; mais elles offrent presque toujours un côté abrupt, avec de très belles lignes de rochers qui se prolongent de l'une à l'autre et rompent l'uniformité de la verdure. Le relief de ces escarpements offre des accidents, on ne peut plus pittoresques. Quant aux creux, ce sont tantôt de petits cirques, arrondis, avec une porte ouverte d'un côté ou de l'autre, souvent du côté des glaciers, tantôt des vallées allongées et sinuées, plus ou moins verdoyantes, parfois très verdoyantes, souvent, dans la saison, plaquées de taches de neige. Les petits lacs n'y sont pas rares ; il y en a bien trois ou quatre, dont un assez grand, d'une physionomie très particulière. Il n'était pas bleu l'autre jour ; mais brun, presque noir, avec des reflets gris d'argent, et le vent y soulevait des petites vagues frémissantes, qui seraient bientôt devenues, sans le bord pour les arrêter, de très grosses et très méchantes vagues. Elles filaient sous le vent qui les fouettait avec la même rapidité que les vagues naissantes de la bise en avant de la jetée d'Ouchy. Cette petite colère d'enfant, là-haut, dans cette solitude, était charmante. Entre les bosses et les creux, de pelouse en pelouse, circulent les plus jolis sentiers du monde, montant peu, descendant peu, allant leur chemin sans obstacle ni fatigue.

Où est le *point de vue* au milieu de tous ces accidents ? Partout et nulle part. Il n'y en a point et il y en a cent. Le grand monde des Alpes entoure le petit monde de Chanrion, et lui sert de cadre sublime. Pour avoir le spectacle complet, il suffit d'aller sur les bosses : celle-ci est mieux placée pour le Combin ; celle-là pour la Ruinette et le Pleureur ; une troisième pour le glacier d'Otemma et le Bec d'Épicou — en voilà un que je recommande à votre pinceau — et ainsi de suite. Si l'on préfère les échappées, on va de creux en creux, où l'on se tient à mi-côte. Partout s'ouvrent les jours sur le monde de par delà.

Si vous étiez un clubiste, je vous dirais encore les avantages qu'offre Chanrion comme centre d'ascensions ou grandes courses. Je me borne à noter l'intérêt de quelques promenades d'une heure ou deux. Il n'en faut

pas davantage pour aborder la région supérieure, pour assister aux grandes scènes de tout en haut.

Je vous suppose alléché. Si vous ne l'êtes pas, tant pis. Un homme qui a de l'œil doit voir au travers de cette aride description ; il doit comprendre ce que signifie ces bosses et ces creux, ces creux et ces bosses. Vous avez de l'œil : c'est sûr. Maintenant, une question se pose. Comment vivre là-haut ? Car il faut y vivre. Y aller de Mauvoisin pour retourner à Mauvoisin le même jour est un éreintement ; il en vaut la peine, sans doute ; mais c'est de quoi irriter le désir, et non de quoi le satisfaire.

Les chalets sont la seule ressource. Mais ces chalets valaient, bon Dieu ! Les kangourous, le fumier, les vents coulis ! Le vent y court comme dehors. Heureusement que ce dernier inconvénient, le plus grave pour mes vieux os rhumatisants, peut être évité. L'un des deux chalets supérieurs est une voûte, un tronçon de tunnel recouvert d'un toit. Cette construction n'est pas absolument rare dans le pays. Les murs en sont épais, solides, bien remplis, et l'on peut y trouver un abri réel, abri qu'on ne trouvera probablement dans aucun des autres chalets construits en la forme ordinaire... Mais les kangourous — mais le fumier ! Le tout est de prendre son temps. J'ai été aux informations, et j'ai appris que les vaches montent à Chanrion, premier étage, à la mi-juillet ; année commune, elles ne doivent pas être avant le 20 juillet à Chanrion, deuxième étage. Il faut y aller avant, du 5 au 20. Je suppose que le maître-vacher de Chanrion-Chermontane, et autres alpages qui vont ensemble, soit un homme intelligent et complaisant, et qu'on puisse s'entendre avec lui. Cette supposition a pour elle les vraisemblances. Il s'engage à faire nettoyer à fond le chalet, à y transporter une quantité de bois fixée selon les besoins et la durée probable du séjour ; idem, du foin frais en suffisance, c'est-à-dire en abondance suffisante, car il en faut beaucoup pour qu'il y en ait assez ; on lui paye ses fournitures, les transports, et on lui donne en sus vingt ou trente francs pour sa peine et pour le loyer du chalet, et voilà un homme content ou qui doit l'être. Dans ces conditions, nous sommes au propre, ce qui est un item, et, je crois, à l'abri de tout kangourou. Le reste est affaire d'industrie. Vous rappelez-vous les vers du vieil arolle :

*Le précipice est ma patrie.
Il suffit d'un peu d'industrie,
Pour s'y loger.*

On met en pratique cette théorie. On charge trois ou six le fait quatre mulots, à Lourtier, dernier village de la vallée, de provisions de bouche — sans oublier le boire — des ustensiles, couvertures et bagages nécessaires ; on prend avec soi un montagnard destiné à servir à la fois de guide et de domestique, de *factotum*, et en route ! — J'ai fait quelques essais de compte, et j'ai trouvé que pour trois ou quatre personnes, et pour dix ou quinze jours, le coût total ne doit guère dépasser celui d'un séjour dans un des hôtels de ces vallées à raison de 6 fr. par jour, sans le vin. Ce n'est donc pas irréalisable.

Mon intention, si rien ne vient à la traverse, disons mon rêve, serait de m'établir là-haut avec ma femme et mon fils. Ce dernier ne pourraut probablement pas faire tout le séjour en ce temps d'examen ; il ferait ce qu'il pourra. Je voudrais, en outre, pour augmenter et varier les ressources de toute nature, ressources d'esprit, de gaïté, de société, de bourse aussi, y convier comme qui dirait deux amis, de manière à faire un total de quatre ou cinq personnes, sans le montagnard. J'y songeais quand votre lettre m'est parvenue. Aussitôt la lumière a brillé à mes yeux. L'amie à convier, c'est Eugène Burnand.

Cette bonne lettre me parle beaucoup de peinture alpestre. Croyez bien, mon cher, que je n'ai pas la moindre intention de vous engager dans une voie pareille. J'en sais trop les difficultés, et je respecte trop la liberté du talent. Mais je ne pense pas qu'on courre aucun risque en pratiquant le précepte évangélique : « Éprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon ». — Or, vous auriez là, selon moi, la meilleure de toutes les occasions possibles, une occasion vraiment unique, d'éprouver la nature alpestre, de l'éprouver en artiste, une occasion dépassant de beaucoup, par une réunion d'avantages impossibles à rencontrer ailleurs, tout ce que vous avez vu jusqu'à présent : c'est du moins mon sentiment très clair, très net, appuyé d'une longue expérience. Peut-être en peindre animalier — je n'aime pas ce vilain mot — vous effrayeriez-vous de la solitude où j'ai l'air de vouloir vous plonger. Quittez ce souci, vous auriez, à demi-heure de distance, l'un des plus beaux troupeaux du Valais, 200 bêtes à cornes, sans compter une douzaine de vachers, parmi lesquels des types superbes. Vous auriez aussi la chance de retrouver, à Chanrion, et sous une forme non moins pittoresque, le motif dont je vous avais parlé jadis et qui paraissait vous avoir tenté : le bain du troupeau ! Vous le voyez, mon cher, ma folie est grande ; elle l'est d'autant plus que je la prends très au sérieux.

L'âge arrive, il est là déjà, et je voudrais m'accorder cette suprême jouissance, sans doute l'une des dernières¹. Je crois la chose encore possible « avec un peu d'industrie », et je vais, Dieu aidant, la préparer par la réflexion pendant la morte saison où nous allons entrer. Ce sera mon rêve de l'hiver, avec échéance au 5 juillet prochain.

Je vous en parle bien longtemps d'avance ; mais un projet pareil a besoin d'être mûri ; il ne peut réussir qu'à la condition qu'on lui subordonne beaucoup de cho-

¹ La lettre est datée du 25 août 1886. Rambert mourut brusquement le 21 novembre de la même année. Et plus d'une œuvre avec lui.

ses et que, d'avance, on écarte les obstacles qui pourraient le compromettre.

... Voilà de longues pages, et je ne vous ai rien dit de tout ce dont me parle votre lettre, ni de votre tableau qui est à Berne, ni de Léo-Paul Robert, ni de rien autre. J'ai fait trop long déjà, et je m'arrête ici. Ne vous verrais-je pas cet automne ? Si le temps n'est pas trop mauvais, nous passerons à Corneaux la plus grande partie de septembre. Corneaux est bien loin de Moudon ; mais quelque bonne fortune peut nous rapprocher. Je ne cesse pas de l'espérer.

Votre tout dévoué Eug. Rambert.

Eugène Rambert et la littérature française

Nous avons reçu de M. Sensine une aimable lettre demandant de faire paraître la notice ci-dessous, parue en 1908, donc il y a trente-deux ans

EUGENE RAMBERT

Né à Clarens en 1830, mort à Lausanne en 1886.

Presque inconnu en France, où des auteurs suisses de bien moindre valeur ont cependant une renommée assez grande, Eugène Rambert est considéré dans la Suisse française comme un des meilleurs écrivains nationaux. A notre avis, il est, littérairement, l'écrivain national par excellence, avant Vinet lui-même, car ce dernier est plus philosophe que littérateur. Poète de talent, critique profond et solide, c'est surtout comme descripteur de la nature que Rambert mérite d'être placé au premier rang.

Son chef-d'œuvre, les *Alpes Suisses*, est un des plus beaux ouvrages de description pittoresque qui aient été écrits en français. « La Suisse, dit Élisée Reclus, est devenue comme une terre commune pour tous ceux dont le cœur bat d'émotion à la vue des grands spectacles de la nature ; il semble qu'une existence est incomplète lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes ». Pour juger Rambert, il faut se rappeler cette phrase ; on comprendra alors l'importance de cet écrivain, sympathique entre tous, qui sut combiner l'esprit d'observation du savant, l'enthousiasme et l'imagination du poète, pour éléver à sa patrie un monument littéraire digne de la superbe nature qu'il a célébrée. Quand la critique française connaîtra le grand écrivain vaudois, elle ratifiera certainement le jugement que nous émettons ici comme un faible témoignage de notre vive admiration.

Henri Sensine.

Extrait de la Chrestomathie française du XIX^e siècle (Prosateurs), 1^{re} édition 1898.

Retour à la terre.

Mon père, le premier, en fit l'expérience. Lorsque, pendant vingt ans, sans trêve ni repos, il fut autour de lui semé bonne science, Se tenant jeune encore, et robuste et dispos, Il lui prit un désir immense, irrésistible, De retourner aux champs, à la bêche, au fossoir, De remuer la terre et la passer au crible, De fouler la vendange et charger le pressoir. Parfois, en expliquant un devoir à l'élève, Ou le thème fini, tout en le corrigeant, Devant ses yeux troublés il passait comme un rêve, Rêve du vigneron caché sous le régent. Voir les sarments pleurer lorsque la sève monte, Respirer le parfum de leurs grappes en fleurs, Des promesses de l'an cent fois faire le compte, Appeler de ses vœux la pluie ou les chaleurs, Interroger le ciel, et, la saison venue, De ce qui pend au cep savoir se contenter, Travailleur au grand air, en sabots, tête nue, Fossoyer, effeuiller, arracher, replanter, Tourner et retourner dans le cercle rustique, Etre reconnaissant du ciel gris, du ciel bleu, Avoir entre les dents un refrain de cantique Qu'en bêchant on fredonne à la gloire de Dieu : Voilà, voilà la vie heureuse et salutaire, Ainsi que la nature uniforme en son cours, Le paisible idéal, l'idylle hérititaire Que mon père longtemps rêva pour ses vieux jours.

* * *

Béni soit le Seigneur, maître des destinées !... O père vénéré, ton vœu s'est accompli. Tu n'avais point plié sous le faix des années, Quand, la bêche à la main, ta vieillesse a fleuri. La terre à labourer ne te fut point trop dure. Ce fut ta récompense et ton dernier bonheur Qu'aux céps que tu plantas tu vis la grappe mûre... Au nom de tes enfants, béni soit le Seigneur !